



enfance à lire

Włodzimierz Odojewski, traduit du polonais par Agnès Wisniewski et Charles Zaremba :
Une saison à Venise

Rivages

Collection Rivages poche Petite bibliothèque,
2008

ISBN 978-2-7436-1871-1

121 pages

6 €

Pologne, été 1939. On se prépare à partir pour Venise. Marek, qui n'a pas encore dix ans, découpe dans les magazines toutes les photos qu'il peut trouver de « la ville qui flotte », ses ponts, ses canaux, ses places, il en étudie le plan alambiqué, apprend par cœur le nom de ses rues, ses îles et ses églises. C'est la première fois qu'on l'y emmène, il a tellement attendu ce jour, et voilà qu'au dernier moment, tout est annulé. Le père est mobilisé. Marek surprend de mystérieux conciliabules, observe des réactions inexplicables, lit l'inquiétude sur le visage des adultes, mais quoi qu'il pressente, il le chasse aussitôt. On ira donc à la campagne, dans la propriété de tante Weronika, et, malgré sa vive déception, il se réjouit à l'idée de retrouver sa cousine Karolina et tante Barbara, celle qu'il préfère d'entre ses tantes, belle et svelte, aux cheveux qui sentent bon, jamais à court d'idées fantaisistes et drôles, avec qui il peut tout partager, à qui il peut même répéter s'il le veut les gros mots entendus dans la rue.

Il fait si beau cet été-là, le temps semble s'être suspendu. L'air embaume, aux arbres pendent les dernières griottes et des poires gonflées de jus. Marek se laisse taquiner par la nouvelle petite voisine venue de la ville, rouquine et sans gêne, qui l'intrigue. Quand il pleut, il s'enferme avec ses livres et vogue sur la mer avec Amundsen ou le petit Lord Fauntleroy. Le mot « guerre », s'il l'entend, lui fait hausser les épaules ; il est souvent tombé sur lui dans ses lectures sans pouvoir le transposer en images réelles. Mais quand son grand frère Wiktor arrive un matin, poussiéreux et sans force parce qu'ayant dû marcher quatre jours durant, fuyant le camp de scouts en Lituanie où il devait passer l'été,

il comprend que c'est la guerre. Les événements prennent un cours plus rapide. Des uhlands campent dans la prairie au bout de la propriété. La radio reste allumée en permanence, diffusant communiqués, discours, marches militaires. Marek découvre un jour la route qui mène à la ville toute encombrée par ses habitants qui la fuient et par l'armée qui tente d'avancer en sens inverse. Pris dans un bombardement, il voit les corps ensanglantés, assiste à la mort d'un soldat, et même si, avantant comme jamais, il raconte à la maison n'avoir rien vu, il ne cesse de se remémorer les yeux du soldat se figeant peu à peu, « ces yeux où il n'avait pas vu seulement un nuage passer lentement, mais autre chose encore qu'il ne saisissait pas tout à fait et qui était, comme il le comprendrait beaucoup plus tard, son enfance qui s'éloignait à jamais ».

Alors que, par une sorte de réflexe de survie, il est en passe d'acquiescer la conviction que cette guerre est une invention des adultes qui ne le concerne pas, « en quelque sorte, un jeu à eux », qui se déroule de l'autre côté, derrière la clôture du jardin, à ce moment précis jaillit dans leur cave, providentielle, une source. Tous oublient alors la réalité de la guerre. Le niveau de l'eau monte inexorablement, semblant monter en même temps que croît leur désir de s'évader. C'est tante Barbara qui a l'idée de recréer une Venise en miniature, d'aménager des passages, de faire des meubles des palais, des baquets des gondoles, et de la table de ping-pong une Place Saint-Marc tout à fait honorable... « L'eau ondulait et clapotait, la lumière qui tombait par les fenêtres côté jardin illuminait l'intérieur de la cave de reflets vert et or, se brisait à la surface de l'eau qui scintillait et tapissait les murs d'un miroitement ardent et froid ». Les jours passent et septembre est là, « la lumière entrainait encore abondamment par les fenêtres, seule la couleur de l'eau avait changé, de verdâtre elle était devenue bleue, puis bleue marine, et les murs plus clairs marqués de traînées brunes, d'écaillures et d'effluves semblables à de délicats motifs peints ou à des *scraffiti* rappelaient vraiment les murs de la ville construite sur l'eau ». Marek se souviendra comme du

enfances à lire

plus beau jour de sa vie de celui où ils tendirent des cordes et accrochèrent des lampions multicolores et où Naumek, le fils du papetier juif, vint jouer du violon pour eux. « L'écho des derniers sons du violon résonnait encore dans les profondeurs de la cave, porté par l'eau jusque dans les recoins les plus reculés pour revenir ensuite comme un papillon de nuit. » : cela pourrait être une description de l'imagination, de son travail d'imprégnation dans la cave de l'esprit. Un hymne à sa gloire fut d'ailleurs entonné ce soir-là par tante Weronika, que résuma et traduisit gentiment la petite voisine à l'attention de Marek, déclarant tout de go : « C'est la guerre. Nous devrions tous être en train de pleurer. Au lieu de quoi nous visitons Venise. »

Ce récit est court, intense et d'un seul tenant ; il pourrait n'être formé que d'une seule et longue phrase allant en se ramifiant, ondulant comme un ruban ou comme la mélodie que tire le petit Naumek de son violon. C'est un peu comme si l'auteur conférait à la phrase, ample et limpide, le pouvoir de retenir le temps, de faire se prolonger le plus possible les instants qui précèdent la guerre, avant l'arrivée de « temps qui ne ressembleraient plus à rien de ce que Marek avait connu et aimé », de « ralentir le cours tumultueux des événements qui vont l'emporter petit garçon pour le rejeter à jamais sur l'autre rive, tout à fait différent, presque adulte ». Włodzimierz Odojewski écrivit ce texte en 1976 pour le revoir en 1999. Ou peut-être le réécrivit-il pendant vingt-trois ans, du moins en pensée. Deux autres récits lui font suite : *La Nudité des femmes*, *Le Cirque* (parus chez Les Allusifs en 2008) ; nous retrouvons Marek âgé de douze ans dans le premier, probablement de quatorze dans le deuxième. Ils forment à eux trois un seul récit d'apprentissage sur fond de guerre dans lequel Eros et Thanatos se révèlent inextricablement imbriqués, où la frontière entre réalité et songe demeure à jamais poreuse.

Très connu en Pologne dans les années soixante, directeur du Studio de théâtre contemporain à la radio polonaise, Odojewski est destitué pour des raisons politiques en 1971 et contraint de s'exiler en R.F.A. Il vit

aujourd'hui entre Munich et Varsovie. Ce n'est que dans les années quatre-vingt-dix qu'il sera pleinement reconnu dans son pays. Il est l'un des premiers écrivains à avoir évoqué le massacre de Katy dans *Et la neige recouvrit leur trace* (paru aux éditions du Seuil en 1973) et s'est souvent attaché à évoquer les confins orientaux de la Pologne et leur dévastation pendant la Seconde Guerre mondiale.

Pour finir, sachez que Marek a, depuis, parcouru la moitié du monde mais, quand bien même il est passé à proximité, n'est jamais allé à Venise car « il savait que la gondole qui l'attendait là-bas ne ressemblait nullement aux énormes baquets de la cave de tante Weronika. Donc il n'en voulait pas. »

Françoise Le Bouar